

Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire
Herausgeber: [s.n.]
Band: 29 (2022)
Heft: 1: Publizieren in den Geisteswissenschaften : Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft = Publier en sciences humaines : passé, présent et avenir

Artikel: Chacun·e ses langues : retour sur une expérience de blogging scientifique en anglais dans un contexte de recherche franco-allemand
Autor: Baillot, Anne
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-981266>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chacun·e ses langues

Retour sur une expérience de blogging scientifique en anglais dans un contexte de recherche franco-allemand

Anne Baillot

Lorsque j'ai créé ce qui est devenu le carnet de recherche *digitalintellectuals.hypotheses.org*, le choix de l'anglais s'est imposé par défaut. J'avais auparavant entretenu une page web sur laquelle toutes les informations étaient présentées en double (en français et en allemand); je souhaitais désormais avoir un espace en ligne pérenne, stable, visible, et qui ne nécessiterait pas de gérer ce genre de doublon. Mon but était d'y annoncer au fil de l'eau, avec un Content Management System facile à prendre en main, les avancées du groupe de recherche sur la vie intellectuelle berlinoise au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle que je dirigeais alors. Très rapidement cependant, ce carnet s'est transformé et, plateforme informative, il est devenu un espace de réflexion. Je me suis imposée la discipline de rédiger tous les dimanches soir un billet récapitulant les avancées (mais aussi les pas en arrière et les pas de côté) de la semaine précédente, pour m'aider à prendre un peu de recul dans la gestion d'un projet qui avançait à une vitesse spectaculaire.

Cette régularité dans la rédaction, et l'astreinte à faire un point régulier, m'ont fait développer un style d'écriture particulier, reprenant à sa manière les règles du genre «carnet de recherche». J'ai commencé à avoir des tics de langage, souvent la même manière de structurer les billets; bref: je me suis approprié l'écriture «blog» en développant une idiosyncrasie à partir de l'anglais. Cette manière d'écrire, qui, pour être réussie, doit tenir la lectrice ou le lecteur de bout en bout jusqu'à la fin du billet, a quelque chose de dramatique dans sa structure; elle est faite de tensions et de rebondissements dont la plasticité de l'anglais a pu facilement épouser la forme et rendre la dynamique. Les billets n'étaient pas très longs, rarement techniques. Ils parlaient de défis à relever, d'obstacles qui se présentaient, et alliaient donc une dimension humaine de la recherche vécue aux contenus proprement scientifiques. Je reste convaincue que ce mélange, avec ses arcs narratifs un peu dramatisés, associés à des trajectoires de recherche très individuelles et le suivi de plusieurs pistes de recherche en parallèle, a permis de fidéliser un lectorat.

C'est alors que j'ai rejoint le comité scientifique de la plateforme de blogging scientifique *hypotheses*, qui prenait une ampleur internationale. La citabilité des

carnets et des billets, qui n'est désormais plus vraiment remise en question, a fait partie des préoccupations qui m'ont particulièrement animée dans cette fonction, et m'a permis de réinterroger de manière plus large la question de la publication scientifique en contexte numérique. En me tournant vers mes objets de recherche, les réseaux intellectuels de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, il m'est apparu que les structures de publication s'étaient rigidifiées au fil des siècles, alors qu'elles étaient si peu gênées aux entournures au Siècle des Lumières, période où le monde de l'impression et de la publication a pris son essor – et rien, techniquement, ne nous empêche aujourd'hui de retrouver une telle fluidité avec la variété des formes numériques à notre disposition. Le billet de blog n'est ainsi qu'une forme d'expression possible; les moyens de publication scientifique en ligne incluent des contributions sous forme de logiciels, de données, de scripts, de visualisations... Aujourd'hui, sauf peut-être pour le microblogging, les barrières sont levées: est citable toute production publiée, en ligne ou sur papier, au titre du type de contribution dont il s'agit. La marche franchie au cours de la dernière décennie, qui était en partie technique et en partie une question de culture intellectuelle, a bénéficié d'impulsions politiques fortes, du moins du côté français, dans la promotion de la science ouverte. La communauté scientifique est aujourd'hui en mesure – et donc en devoir – de transformer cette réalité (toute publication scientifique est citable quelle que soit sa nature ou son média) en termes de réputation et de carrière: la prochaine marche à passer est encore haute, mais nous en sommes enfin là.

La question de la langue de publication, indépendamment de l'organe de publication choisi, reste encore largement débattue. Vaut-il mieux écrire dans une langue compréhensible par toutes et tous ou dans une langue dans laquelle on sera en mesure de présenter la réflexion la plus complexe et la mieux argumentée? Comment gérer, au niveau de la communauté scientifique, l'inégalité de fait qui oppose non-natifs·ves et natifs·ves anglophones? Les choix que j'ai faits dans ce domaine, que je vais exposer pour finir, sont très personnels et je suis consciente du fait que j'ai, par une prédisposition naturelle qui m'a été donnée en partage, des facilités à habiter des langues, que tout le monde n'a pas forcément. Il peut être en effet difficile, surtout venant de France où l'enseignement des langues est le parent pauvre du système éducatif depuis des décennies, de situer sa pensée dans d'autres parlers que son parler maternel. Mais les langues, voilà ce pour quoi je peux plaider, sont aussi une manière de penser un peu autre, de reprendre ses objets de recherche sous un autre angle, et de les habiter différemment.

J'ai grandi en France et y ai fait mes études. Mon premier article en allemand est paru en 2000. La personne chargée de sa correction a passé des heures à y intégrer non seulement le vocabulaire, mais la structure propre à la manière de penser allemande. Les articles suivants ont encore demandé un travail considérable

à mes relectrices et mes relecteurs, principalement pour débarrasser ma manière d'écrire du vernis «concours» très français. J'ai découvert qu'on pense aussi très bien sans trois parties et trois sous-parties. À partir de 2002, j'ai vécu et travaillé en Allemagne et ai donc écrit principalement en allemand. Le français est devenu pour moi la langue de la vie quotidienne et l'allemand la langue de la vie professionnelle et scientifique. Tandis que mon français stagnait du fait du peu d'interlocutrices et d'interlocuteurs natifs·ves dans mon entourage, mon allemand a progressé à grande vitesse, et il a progressé avec la réalité de la langue au fil de son évolution avec ses néologismes et ses expressions nouvelles à mesure de leur apparition. Pendant ces quinze ans, la complexité de ma pensée scientifique s'est construite en allemand. En 2016, lorsque j'ai décidé de rédiger mon habilitation en français parce que le marché du travail allemand était beaucoup plus obstrué pour moi que celui de la France à ce moment-là, j'ai eu l'impression de devoir écrire une bande dessinée à partir d'un livre de 500 pages. J'ai toujours le sentiment d'écrire des choses plus intéressantes, plus profondes, en allemand qu'en français, et inversement plus accessibles en français qu'en allemand. Actuellement, je choisis entre les deux langues le plus souvent en fonction du public visé, mais aussi de la personne avec qui j'écris l'article (notamment parce que j'essaie d'amener de cette manière-là mes doctorant·e·s vers la publication et que j'ai des doctorant·e·s francophones, germanophones ou anglophones). Pour écrire le texte que vous lisez en ce moment, j'avais le choix et j'ai préféré le français: plus léger, plus accessible, j'y ai plus de réflexes d'autrice, comme si j'arborais un petit carnet qui tient dans la main, et non un gros sac à dos lourd de bagage linguistique de scientifique.

Mais alors, et l'anglais? De manière assez paradoxale, alors que j'écrivais mon blog en anglais pour être davantage lue il y a dix ans, je me suis aperçue que, n'ayant plus le fil régulier de mes publications hebdomadaires, le lectorat a bien changé et que, finalement, les lectrices et les lecteurs francophones vont davantage se plonger dans un billet en français, et les lectrices et les lecteurs germanophones dans un billet en allemand: personne n'accroche vraiment à des billets en anglais qui auraient pour fonction de prendre du recul, ou du moins l'attachement est-il moins émotionnel. Les billets en anglais de mon blog ont donc désormais une fonction d'archivage, de publication à vocation de diffusion large, tandis que les billets dans les autres langues sont davantage là pour parler à leur public dans la langue dans laquelle ils sont rédigés, pour toucher les lectrices et les lecteurs. J'aime toujours écrire en anglais, pour la fluidité de la langue, pour l'aisance avec laquelle on peut faire briller de «jolis mots» à peu de frais ou dégager des dynamiques avec une syntaxe simplissime. Comme toutes et tous les non-natifs·ves, je souffre de la manière dont certains concepts se galvaudent (je repense à la manière dont j'ai pu manipuler des notions comme *narrative* ou *agency* il y a

dix ans, qui me semblent à présent être quasi des coquilles vides). Il est beaucoup plus difficile de continuer à maintenir intellectuellement vivantes des notions qui s'usent sous la plume de locutrices et de locuteurs du monde entier. Mais toute langue a la ressource d'aller chercher dans ses propres profondeurs, et dans celles des autres, pour continuer à créer du sens autrement.